

LIRE MELVILLE

(avec Mallarmé)

Voici bien une question difficile : chaque écrivain a-t-il son *monde*, son « univers » ? On parle aisément du « monde de Jules Verne », et de même pour Philippe K. Dick, Tolstoï, Wagner, Baudelaire, Poe... Le lecteur décolle de la *lettre* pour gagner l'*imagination*. Parler du « monde de Joyce » est déjà plus manifestement réducteur : vous êtes tenu à la lettre...

Est-ce que je m'abuse, sais lire ou bien délire ? Qu'est-ce donc qui m'a mis sur la piste de Mallarmé *avec* Melville ? Très probablement la phrase de Rimbaud, « Le combat spirituel est aussi féroce qu'une bataille d'hommes. » Je dirai que s'impose à moi telle une évidence la « fraternité » de Melville et de Mallarmé. Et pourtant les deux hommes étaient dans des mondes apparemment si différents ! Où leurs œuvres se croisent-elles ? *Où* : en quel point réel et virtuel. Question de perception... C'est une intuition, un « sentiment », il me faut aller voir plus avant.

*

Dans une « Observation relative au poème » (1), l'auteur du *Coup de dés* évoquait une « vision simultanée » (de la Page) qui intimerait le mouvement de la fiction. Le papier (blanc) intervient « chaque fois qu'une image, d'elle-même, cesse ou rentre, acceptant la succession d'autres ». Il s'agit alors de « subdivisions prismatiques de l'Idée, l'instant de paraître » et d'une « mise en scène spirituelle exacte ». Ainsi... la fiction « affleuera et se dissipera, vite ».

La tentative du poète participe « avec imprévu, de poursuites particulières » et ambitionne de créer « une symphonie à côté du chant personnel ». Ce faisant, « le vaisseau donne de la bande » (2).

On se souvient que le mot *nauffrage* apparaît dès la quatrième ligne du poème de Mallarmé. Puis, sur les 2ème et 3ème pages (3) on lira : *l'Abîme / blanchi / étale/ furieux* puis *avance retombée d'un mal à dresser le vol ; et couvrant les jaillissements / coupant au ras les bords ; l'ombre enfouie dans la profondeur. Et sa béante profondeur en tant que la coque... Jusqu'à, surgissant dans l'espace, blanc, ce SI, en sa torsion de sirène.*

Certes, la sirène du poète français n'est pas le *monstre* de l'Américain (4), certes la « Yole » de Stéphane se rapproche bien peu des navires sur lesquels Herman fut matelot, et quelque fois mutin. Pourtant, ma méditation les rapproche... Dans le roman de Melville, *symphonie à côté du chant personnel*, le lecteur, s'il veut bien s'engager dans la langue originale, entendra les subtiles modulations de *well* (bien) à *whale* (baleine) ; de *seas* (les mers) à *seize* (saisir).

Il est avantageux de lire *THE WHALE* (5) dans la langue de son auteur. L'œil est alors frappé de l'infinie dissémination du vocable *white* et si nous lisons à haute voix l'oreille perçoit l'abrupt et l'ondulation des syllabes qui se chassent et rebondissent : « ... whom all the waves of the billows of the seas of the boisterous mob... »

Les voyelles ouvertes ou fermées, les consonnes dures ou roulées participent (c'est le moins qu'on puisse dire) à la chasse de la fiction. Le monstre que le capitaine du baleinier charge d'intentions quasi humaines (ou divines) apparaît et disparaît, est traqué, surgit et plonge, s'évapore et revient, aspire corps et âmes dans son vortex d'écume, vertu éruptive d'une hypothèse (d'un « Si »).

*

Mallarmé a traduit E. A. Poe, il a dressé un relevé des « Mots anglais » ; cependant, et à juste titre sans doute, la critique littéraire a souligné son engagement dans la culture et la langue françaises. De manière symétrique, Herman Melville (1819-1891) a été mainte fois présenté comme « porteur » de l'Amérique. Le poète et critique Charles Olson avance d'emblée un tel jugement : « *La Baleine Blanche* frappe plus juste que *Feuilles d'herbe*, parce que, la Baleine Blanche, c'est l'Amérique, la totalité de son espace » (6). Et cependant, chez Mallarmé *comme* chez Melville, il s'agit bien d'une mise en scène spirituelle exacte, d'un naufrage en des circonstances éternelles et d'un long roulis de la pensée :

« then all collapsed, and the great shroud of the sea rolled on as it rolled five thousand years ago » (chapitre 135)

La première phrase de *Moby Dick* est lancée d'un coup sur un nom, « Call me Ishmael ». Le récitant est appelé, il choisit son nom, il sera Ishmael. L'attention que Melville porte aux noms des « héros » de son récit est remarquable : Achab était le nom d'un très mauvais roi, mais on peut aussi entendre (dans la dissémination des échos et contraires) Rahab (hébreux : « large »), le nom de la prostituée cananéenne qui selon le Livre de Josué sera sauvée du « naufrage » de Jéricho. Le marin Ahab est rappelé au large... Plus loin encore (je dis « plus loin » comme remontant vers un fonds commun), je crois que ce qui rapproche assurément Melville et Mallarmé est cette *nostalgie adamique* (7) qui conduira Melville à placer dans un chapitre qui a précisément pour titre « La Symphonie » cette image d'« Adam titubant sous le poids des siècles accumulés depuis le temps du Paradis ».

*

La biographie de chacun des deux hommes est différente, presque inversement orientée : Melville a connu le succès avec ses premiers récits d'aventures (*Typee*, *Omoo*). Mais en 1849 *Mardi* sera un échec (le Paradis !). Le succès revient et plus grand encore, avec *Moby Dick*, puis le déclin, et dix années à s'assommer dans un emploi de fonctionnaire des douanes ! Mallarmé, de son côté, parvient à échapper à l'emploi de professeur dans l'enseignement public, puis atteindra la renommée de « Prince des poètes »... Mais un fil parfois imperceptible court (8) dans la chaîne des solitudes. Mallarmé est installé dans le fauteuil de « prince » mais qui y a-t-il autour ? Baudelaire, Verlaine, Rimbaud ne sont plus. A sa mort (l'horrible étouffement), le *Coup de dés* n'est toujours pas imprimé selon ses vœux (9).

Quand l'auteur de *Mardi and thither* et de *Moby Dick* meurt, en 1891, il est déjà oublié depuis quelques années... Mais il reviendra, ici et là (10) comme qui a suivi le *heurt successif* des mots avant d'arrêter son poème « à quelque point dernier qui le sacre ».

Claude Minière *

* extrait du Cahier *Melville*.

1. publiée dans la revue *Cosmopolis* le 4 mai 1897. Cf *Poésies et autres textes*, édition de Jean-Luc Steinmetz, Le Livre de Poche, p. 391-92.
2. Mallarmé dans une lettre à André Gide du 14 mai 1897.
3. Comme on sait, *Le Coup de dés* est imprimé sans pagination. C'est par commodité que j'ai ici recours aux termes « 2^{ème} et 3^{ème} ».
4. Dans *Call me Ishmael*, dont la traduction française (*Appelez-moi Ismaël*) a paru en 1962 aux éditions Gallimard, Charles Olson prétend que Melville « devait faire vite, en Américain qu'il était, sinon il se fût engourdi », p.27. *Moby Dick* s'ouvre sur ce départ décidé : « CALL me Ishmael. Some years ago --- never mind how long precisely... »
5. THE WHALE est le titre original porté lors de sa parution en 1851 par le récit qui adoptera ensuite celui de MOBY DICK pour les rééditions. Mobilité du texte massif .
6. *Op. cit.*, p.31. Dans le chapitre 135 de *Moby Dick* Ahab s'écrie : « The ship ! The hearse ! --- the second hearse ! Its wood could only be American! »: Le bateau! Le corbillard! ---un second! Sa charpente ne peut être que d'Amérique!
7. Mallarmé : « on ne peut se passer d'éden ». Cité par Jean-Luc Steinmetz, in *Mallarmé, Poésies et autres textes*, Le Livre de Poche, p. 326, note 3.
8. « Dire sans cesse la trame d'or dans la chaîne », Ezra Pound.
9. Il faudra en fait attendre l'année 1978 pour que le collectif *d'atelier* réalise (à dix exemplaires !) une authentique édition du poème.
10. L'habitude s'est imposée de raccourcir à « Mardi » le titre complet du récit *Mardi and thither*. La locution « hither and thither » signifie : par ci par là.